Can. Pam. Faverot de Kerbrech, François-N-G-N.

MÉMOIRE

SUR LES

CHEVAUX

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

ETATS-UNIS ET CANADA

PAR LE

BARON FAVAROT DE KERBRECH,

Colonel du 23e Dragons

MONTRÉAL:

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1885

Not in f
Not in C.A. 15.-/1.
1317

MÉMOIRE

SUR LES

CHEVAUX

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

ETATS-UNIS ET CANADA

PAR LE

BARON FAVAROT DE KERBRECH,

Colonel du 23e Dragons

MONTRÉAL :

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1885

MEMOIRE

—SUR LES—

Chevaux de l'Amerique du Nord

ETATS-UNIS ET CANADA

Par le baron FAVEROT DE KERBRECH, colonel du 23e Dragons.

Nous avons le plaisir de publier aujourd'hui une étude fort intéressante sur les chevaux de l'Amérique du Nord et du Canada.

En 1880, le colonel baron Faverot de Kerbrech alors lieutenant-colonel du 1er Chasseurs d'Afrique et aujourd'hui colonel au 23e Dragons, était chargé par le ministre de la guerre français de faire un voyage d'études hippiques en Amérique.

Ecrivain distingué et reconnu comme un des plus brillants officiers de cavalerie de l'Europe, M. de Kerbrech a réuni dans un mémoire concis et bien fait, le résumé des notes recueillies dans sa mission spéciale. Ce rapport a été autographié par autorisation du ministre de la guerre en France qui, en a transmis un exemplaire à notre ami, M. Faucher de Saint Maurice. Nous le publions aujourd'hui au profit de tous ceux qui s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline au Canada.

ORIGINE DES CHEVAUX DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Lorsqu'à la fin du XVième siècle et au commencement du XVIème, les premiers explorateurs Européens abordèrent en Amérique, ils constatèrent avec étonnement que le cheval y était inconnu, et qu'aucun animal de cette espèce si utile à l'homme pendant la paix comme pendant la guerre, n'existait dans le Nouveau-Monde. Aussi, les différents peuples colonisateurs s'empressèrent-ils d'amener avec eux ou de faire venir plus tard de leurs pays d'origine un grand nombre d'étalons et de juments.

C'est ainsi que les Espagnols ont introduit au Mexique, dans la Floride, le Texas l'Arizona, la Californie et jusqu'au Colorado, le cheval d'Espagne et le barbe ; les Français, au Canada, sur les bords des grands lacs, dans les vallées du Mississipi et de ses principaux affluents, dans la Louisiane et dans la Caroline du Sud, l'ancien normand, le breton où d'autres espèces de la mère-patrie ; les Anglais, dans la Nouvelle-Angleterre, la Virginie, et plus tard sur toute la côte Est, les superbes-races des trois Royaumes. Enfin les Hollandais sur le Hudson, les Suédois plus au sud, et les Russes dans le Nord-Ouest, ont aussi importé les animaux domestiques en usagedans leurs nations.

Laissés le plus souvent en liberté dans d'immenses prairies, ces chevaux n'ont pas tàrdé à se multiplier d'une façon vraiment extraordinaire, et ont formé dans la suite, en raison du sol et du climat, les différentes variétés locales de l'Amérique du Nord.

LE PONEY INDIEN.

A l'état sauvage, le cheval importé est devenu le *Poney Indien* animal de petite taille, (1m 30, à 1m 45 ;) court de partout, avec de gros membres un coffre rond et un rein puissant, d'une vitesse ordinaire, mais d'une résistance rare.

Chose digne de remarque, ce poney existe partout où les Indiens vivent en agglomérations distinctes, soumises ou rebelles. La nature semble donc avoir ramené à une sorte de type unique, les espèces qui ont été absolument abandonnées à elles-mêmes.

TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES DES PREMIERS CHEVAUX IMPORTÉS PRODUITES PAR L'ÉLÉMENT COLONISATEUR.

Mais il en a été bien autrement de celles qui sont restées sans cesse en contact avec la civilisation, c'est-à-dire avec l'élément européen.

Là, des modifications et des améliorations successives se sont produites par l'introduction au milieu d'elles, de nouveaux étalons, par le soin apporté aux croisements, et par le choix des meilleures contrées d'Europe.

IMPORTATIONS ACTUELLES.

Aujourd'hui on continue encore à importer d'Europe en assez grand nombre, des chevaux de *pur sang anglais*, *percherons* (appelés communément " *norman horses*,") *des clydesdale*, quelques *cleveland bays*, et des demi-sang *anglo-normands*. On a introduit aussi aux Etats-Unis des *etalons arabes* et dernièrement on y a également fait venir des reproducteurs d'Autriche et de Russie.

Mais ces essais récents n'ont pas encore produit de résultats appréciables et l'on paraît déjà vouloir renoncer aux Russes comme présentant trop de rapport avec les trotteurs américains.

Ces importations exercent une influence constante sur les espèces locales et tendent sans cesse à les modifier dans des sens divers ; mais ce qui agit le plus sur la production du cheval fin, du cheval propre à la selle ou au trait léger, c'est l'accroissement considérable qu'a pris l'élève des trotteurs.

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD L'INDUSTRIE CHEVALINE EST ABANDONNÉE AUX PARTICULIERS OU A DES SOCIÉTÉS PRIVÉES.

Au Canada, et aux Etats-Unis, les gouvernements n'interviennent en rien dans l'industrie chevaline, qui est essentiellement privée. Comme les divers haras, les étalons appartiennent tous à des particuliers. On n'en cite que trois qui échappent à cette règle : Ce sont ceux de la ferme modèle de

Guelph (Province d'Ontario), établissement entretenu par l'état pour l'éducation de ses élèves d'agriculture.

Les encouragements, les primes aux étalons, aux poulinières ou aux poulains, lesprix des courses au trot ou au galop, etc., sont donnés par des sociétés ne relevant en rien de " l'administration ". L'une d'elles la " *National Association of Trotting-Horse Breeders* ". s'est centralisée à *New-York*. Elle comprend près de 170 membres ; elle est fort riche et son action s'étend sur tout le territoire des Etats-Unis. Mais c'est une exception et d'ailleurs elle n'encourage que la vitesse au trot. En général les efforts des sociétés sont absolument locaux et, il faut bien le dire, peu productifs à cause du peu d'intelligence pratique ou du manque d'expérience de leurs membres. Il en résulte des tiraillements, des hésitations, des tâtonnements des plus préjudiciables à la production chevaline. Il n'y a pas de *pensée unique* présidant à toutes les tentatives faites, redressant les erreurs et encourageant les bons résultats obtenus.

De plus, aucune autorité reconnue, incontestée, ne dit au petit propriétaire que tel étalon est bon ; qu'il doit donner sa jument plutôt à celui-ci qu'à un autre....

Et cependant le choix du reproducteur même s'il appartient à l'espèce ordinaire, *locale* du pays, a une grande importance. Il est vrai que dans ce dernier cas, tout étalon a généralement les qualités et les défauts caractéristiques de celle-ci, puisqu'il est un *effet* des circonstances diverses qui l'ont rendue bonne ou mauvaise ; mais il peut devenir une *cause* d'amélioration si l'on procède par sélection, si, par certaines mesures, on arrive à n'en permettre l'usage comme pères, que s'il est reconnu satisfaisant. Avec la liberté individuelle, respectée comme elle l'est aux Etats-Unis, même quand elle est nuisible aux intérêts généraux, ce résultat ne peut guère être espéré et on doit s'attendre à voir toujours employer comme reproducteurs des milliers d'animaux qui auraient dû être castrés dès leur plus jeune âge.

DES TROTTEURS.

Les américains ont un goût prononcé pour leurs célèbres *trotteurs*. C'est devenu chez la plupart une véritable passion ; et leur plus grand désir est d'en montrer de très

vites à leurs voitures légères : on ne se sert en effet de ce genre de chevaux qu'au harnais ; on les attelle seuls ou à deux ou même exceptionnellement à quatre. Mais on a totalement renoncé à les faire courir montés, ainsi que cela se faisait il y a une vingtaine d'années.

ENGOUEMENT IRRÉFLÉCHI DU PUBLIC.

Le public en est arrivé aujourd'hui à n'estimer un cheval qu'en raison du *temps* qu'il met à faire au trot, le mille (1609 mètres), ou des espérances qu'il donne, par son origine, eu égard aux performances de ses ascendants. La conformation, la régularité des aplombs, l'élégance des lignes, la netteté des membres, l'intégrité des organes respiratoires sont de peu d'importance pour l'amateur. Le marchand semble avoir oublié son métier, car en dehors de la vitesse, il ne cherche pas à faire valoir les qualités souvent réelles de sa marchandise ? il ne songe pas non plus à en pallier les défauts par trop visibles ; il ne prononce généralement qu'une phrase : " Ce cheval fait le mille en deux minutes et tant de secondes." Et tout est dit. Quant à l'acheteur, il tire gravement son chronomètre de sa poche, et suit sur cet instrument avec la plus grande attention, la marche des aiguilles pendant l'épreuve au harnais. L'essai terminé, si le vendeur a dit vrai, sans regarder davantage l'animal, il l'achète....

Cet engouenent a produit les résultats les plus fâcheux. D'abord il a faussé absolument la valeur réelle de la grande masse des chevaux qui ont une certaine vitesse au trot. Puis il a déterminé chez quelques spécialistes ou connaisseurs une réaction violente contre le goût du " *Trotting*."

RÉACTION CONTRE CET ENGOUEMENT.

Ces hommes éclairés se sont indignés de voir payer à des prix fantastiques des animaux laids, mal bâtis, étroits de partout, tarés ou corneurs, uniquement parcequ'ils étaient vites pour un très petit parcours, et alors ils sont devenus eux-mêmes injustes pour les magnifiques trotteurs qui existent aussi en Amérique, et qu'on ne saurait trop admirer. Ces superbes reproducteurs ne paraissent guère sur les hippodromes et surtout ne se rencontrent, ni dans l'Est ni dans le Nord-Est des Etats-Unis. Aussi, bien des gens semblent-ils

en ignorer l'extence et vont-ils bien loin au-delà des mers chercher des améliorateurs souvent inférieurs à ceux qu'ils possèdent dans certaines contrées de leur grand pays.

Il y a plus ; il est devenu de bon ton de dire du mal des trotteurs, comme il était bien porté en France il y a quelques années de décrier le demi-sang et d'exalter outre mesure le pur-sang anglais qui est bien, selon nous, le premier cheval du monde pour la selle ; mais il existe cependant d'autres races ou variétés qui, pour certains services, lui sont avec raison préférées. Il est vrai que ces dernières sont souvent d'autant meilleures qu'elles en dérivent davantage.

LES TROTTEURS CONSTITUENT-ILS UNE " RACE " FIXÉE ?

Maintenant les trotteurs américains constituent-ils une *race* bien définie, se reproduisant en elle-même et remontant à la même source ?

Les avis sont fort partagés sur cette question mais de ce que nous avons lu, ou appris dans de nombreuses conversations, nous pensons que ce qui suit est à peu près la vérité.

MESSENGER.

Le premier étalon trotteur connu en Amérique a été *Messenger*, cheval de pur sang anglais, importé à Philadelphie en 1788. Ce célèbre fils de *Mambrino* a compté et compte encore dans sa descendance un nombre très considérable de trotteurs. Mais c'est une erreur de vouloir rattacher à lui, *tous* ceux qui existent ou ont existé depuis cette époque.

En général on obtient un trotteur d'un père et d'une mère déjà trotteurs tous les deux ; mais il arrive souvent cependant qu'il en sort un aussi d'un étalon de pur sang, par exemple, et d'une jument trotteuse, c'est-à-dire d'un accouplement dont l'un des plus beaux animaux n'était point inscrit à l'"*American Trotting Register* ".

" WALLACE'S AMERICAN TROTTING REGISTER. "

Ce livre qui n'a pas la régularité du *Steed Book* anglais ou rançais pour le pur sang est l'œuvre d'un particulier, Mr J. H. Wallace, et contient les noms, avec les pedigrees, de tous

les trotteurs reconnus tels d'après leurs performances en public ou parcequ'ils ont une généalogie authentique.

Mais il n'y a pas du reste de règle absolue à cet égard et ces inscriptions ne se font pas avec toute la conscience qui serait désirable, ni en partant d'une base invariable, quoique les pédigrees soient préalablement soumis au contrôle d'un comité composé de ce[illegible]urs pris dans l'Association nationale des éleveurs de [illegible]tteurs.

DES FA[illegible]LLES ISSUES DES TROTTEUS.

Les nombreux croisements des célèbres étalons trotteurs avec des juments trotteuses elles-mêmes, ou avec d'autres juments trotteuses du pays, ont produit des *familles* plus ou moins estimées, et dans lesquelles on retrouve généralement les caractères de l'étalon qui a donné son nom à sa descendance.

Mais il n'y a pas là de *race* possèdant des caractères identiques de conformation et d'allure et se reproduisant " en elle-même" sans qu'il faille y infuser de temps à autre un sang différent. Il est à remarquer au contraire qu'aujourd'hui, dans le Nord surtout, les trotteurs ont souvent comme les anciennes espèces locales, le " sang-froid " (cold blood), suivant l'expression originale des américains. Ils se sont étiolés ; ils manquent de muscles de compacité, de trempe, *parcequ'ils n'ont plus, par leurs ascendants les plus rapprochés, assez de sang anglais.* En ne les " réchauffant " pas par des croisements intelligents, et en cherchant *uniquement* la vitesse, pour une petite distance, on est arrivé à la longue à ces types si médiocres, si disgracieux, si justement critiqués par les connaisseurs et dont *Saint-Julien* le *Roi des trotteurs* à " sang froid " est le plus éclatant représentant depuis qu'il a fait le mille en 2 11' ¼."

Ces chevaux sont bâtis comme s'ils avaient été pris entre deux planches, et étirés dans tous les sens. Ils ont le chanfrein étroit et busqué, la ganache serrée, l'encolure renversée, le dos démesurément long et plongé, la côte plate, le rein en toitet attaché en *V*, la croupe relativement courte, les membres grêles, et trop longs pour le corps. De plus ils

manquent de saillies musculaires, et dans leurs "heats" (Epreuves d'un mille), si l'allure est, il est vrai, généralement belle et haute, il semble que l'animal manque de force et que l'effort ne saurait se prolonger longtemps..

DES TROTTEURS " PRÈS DU SANG " DU KENTUCKY.

Bien autres sont les trotteurs qui ont dans leurs veines une forte proportion de sang anglais, que comptent dans leurs ascendants les plus rapprochés plusieurs chevaux de cette dernière race ; surtout quand ils sortent d'une écurie dont le maître possède la science des croisements, et que l'herbe du pays où ils ont été élevés a pu donner à leurs os et à leurs muscles tout le développement désirable. Alors on trouve des animaux comme on sait les faire dans certains haras du *Kentucky* ou du *Tennessee*, par exemple, et dont *Mambrino King* est le plus merveilleux spécimen qu'il nous ait été donné d'admirer. Ce cheval appartient à M. le Docteur L. Herr, de Lexington (Kentucky). Qu'on se figure un *Alfred de Dreux*, alezan brûlé, zain, d'un mètre 60 centim, avec une tête expressive, de grands yeux intelligents et fiers, la ganache bien ouverte, les oreilles bien plantées, l'encolure admirablement dessinée, longue et gracieusement arrondie, l'épaule puissante et bien renversée, le garrot sorti, bien à sa place, le dessus très musclé, la côte ronde, le rein superbe, la croupe longue et large, des membres magnifiques, des articulations puissantes et près de terre, un port de queue splendide et les actions les plus belles, les plus hautes et les plus étendues qu'on puisse imaginer—et l'on aura une idée de cet étalon, aussi ouvert vu de face qu'il l'est dans son carré de derrière aussi pur de lignes qu'élégant et souple dans tout son être. C'est une perfection. On assure qu'il est aussi agréable monté que facile à la voiture et il est difficile de dire s'il est plus beau comme cheval de selle ou comme cheval de harnais...

Il faut reconnaitre cependant que les éleveurs les plus éclairés ne sont pas encore bien fixés sur la question des trotteurs. L'un deux, M. le colonel L. Brodhead, qui dirige un des haras les plus considérables et les plus intelligem ment compris des environs de *Frankfort* (Kentucky) celui de M. A. J. Alexander, pense être arrivé à *fixer à peu près la race* (?) des siens. Il croit que cette famille

va pouvoir maintenant se continuer sur elle-même par des croisements judicieux faits entre ses propres produits. Par tant de ce principe qu'il faut les empêcher de retourner au " Sang froid, " il admet qu'un trotteur doit compter dans ses derniers ascendants un tiers ou au moins un quart de pur sang anglais. Il applique depuis de longues années ce principe dans son haras, et il en est arrivé à pouvoir dire justement aujourd'hui que chacun de ses élèves trotteurs remplit ces conditions. Il a produit *Maud S.* jeune jument déjà aussi célèbre que *Saint-Julien.* Elle a fait le mille en 2-10¾, c'est-à-dire en une demi-seconde de moins que ce dernier et la voix publique l'a nommée aussitôt " la Reine de la Piste " (The queen of the track) ; elle a beaucoup plus de sang que le " Roi des trotteurs " et cette qualité lui permet d'affirmer sa supériorité à partir de la 3e ou 4e épreuve (heat) grâce à la résistance qu'elle en tire. Le Colonel Broodhead, pense donc avoir fait *aussi bien* qu'il est possible et il va voir maintenant s'il pourra, comme il l'espère, attendre 8 ou 10 générations avant de remettre du sang anglais dans ses croisements. Mais il n'hésitera pas à le faire beaucoup plus tôt s'il juge que cela devient nécessaire et que la " chaleur, " la trempe, et le fond de ses produits diminuent.

Maud S. est une jolie jument alezane qui accuse beaucoup de sang. Elle est fine de tissus et a de superbes saillies musculaires. La tête manque peut-être un peu de distinction ; le dos est légèrement trop long et l'attache du rein laisse à désirer ; mais les jarrets sont magnifiques ; la croupe est puissante quoique un peu courte ; les articulations sont près de terre et les genoux larges. Le garrot est un peu bas ; mais la direction des épaules est bonne et le devant bien ouvert, et en somme, *Maud S.* est une bête bien supérieure, comme sang et modèle, à *St. Julien.*

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion individuelle des différents propriétaires des haras de trotteurs, on doit les diviser en deux grandes classes : Ceux qui font les *bons,*——c'est-à-dire des produits bien conformés, bien trempés, susceptibles de devenir des " pères " à leur tour et de faire sinon des trotteurs rapides, du moins de parfaits chevaux de service ou de luxe, réguliers dans leurs formes et résistants au travail,—et ceux qui font les *mauvais,*—c'est-à-dire des

animaux à " sang froid, " pauvres d'aspect, manquant d'ampleur et de muscles, sans se préoccuper de la conformation ou des tares héréditaires.

Ces derniers sont une plaie pour l'Amérique, parcequ'ils empoisonnent, par leurs détestables produits, les meilleures espèces locales.

ENTRAINEMET DES TROTTEURS.

C'est en effet un fait fort attristant que le nombre considérable des trotteurs tarés dès leur naissance, ou par l'entraînement. Cet entraînement se fait cependant avec de grande soins. Il existe dans les haras, spéciaux et dans tous les endroits où ont lieu les courses au trot, des pistes exclusivement destinées à cette préparation. Tracées dans un enclos, dont les murs en planches empêchent les chevaux d'être distraits parce qui se passe au dehors, elles ont un demi-mille ou un mille de parcours et sont généralement ovales ou plutôt rectangulaires, et dans ce dernier cas, arrondies aux angles. Le sol sans aucun brin d'herbe, et sans cesse hersé, damé, et entretenu suffisamment mou pour que les chevaux n'y glissent pas et n'y enfoncent que de l'épaisseur du fer. Aux tournants, la piste est inclinée de deux à trois centimètres par mètre vers l'intérieur de l'hippodrome pour résister à la force centrifuge quand le trot est rapide. Une machine composée d'une herse, d'un balai et d'un rouleau, agencés d'une façon particulière, contribue à rendre facile l'entretien du terrain. Toutes les précautions de nourriture et d'hygiène sontprises pour que l'animal entraîné soit toujours dans les meilleures conditions de santé.

DES POIDS PLACÉS EN PINCE.

Ajoutons en passant, que, pour développer l'agilité des membres de devant, en les chargeant un peu plus qu'il n'est nécessaire, on fixe à chaque sabot antérieur pour les exercices, des poids de 4 onces environ, qu'on ôte pour les courses. Ces poids sont assujettis tantôt par une courroie entourant la paroi, tantôt par un ressort, tantôt par un prolongement métallique placé en pince et montant antérieurement le long du pied sous la forme d'une coulisse de quelques centimètres de hauteur.

DES SUITES DE L'ENTRAINEMENT.

Mais il est incontestable que l'entrainement au trot ruine les membres, développe les éparvins, prédispose à la maladie naviculaire, altère le flanc et engendre le cornage. Un praticien de New-York, dont la compétence et l'impartialité sont universellement reconnues, nous a dit avoir examiné et noté, depuis qu'il exerce, environ deux mille trotteurs. Sur ce nombre il n'en a trouvé que la moitié de *sains*, c'est-à-dire exempts de vices rédhibitoires, ou autres. Il a remarqué, que, plus on a affaire à un trotteur *de grande vitesse*, plus on a de chance pour rencontrer quelque particularité, qui empêche de le "garantir" irréprochable. Cela s'explique du reste par la conformation trop souvent défectueuse de ces phénomènes qui atteignent à des vitesses exagérées.

Les marchands s'accordent à dire également que beaucoup de trotteurs sont corneurs, ou légèrement poussifs, etc.— Or plusieurs de ces vices ou de ces tares sont héréditaires. On conçoit dès lors la fâcheuse influence exercée sur la production par les étalons et les juments qui en sont affectés.

RÉPARTITION DES TROTTEURS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Il y a environ 6,000 trotteurs inscrits dans le "Wallace's American Trotting Register." Sur ce nombre on en compte à peu près 1400 chaque année à l'entraînement.

Ces 6,000 trotteurs sont répartis presque partout dans l'Amérique du Nord, mais principalement dans l'immense région du nord-est des Etats-Unis. Le Canada en produit aussi beaucoup, dans l'Ontario et le sud de la province de Québec. Au-des-sous des Carolines, des Etats de Tennessee, et du Missouri, on en rencontre moins ; mais il y en a cependant en Georgie, dans l'Alabama, etc. Vers l'ouest, le Kansas et le Nebraska en possédent aussi un certain nombre. Le Colorado compte plusieurs bons haras de trotting ; enfin dans la Californie il existe aujourd'hui de remarquables étalons de cette espèce, et l'on en a récemment introduit en Arizona, dans le New-Mexico et le Texas. C'est principalement entre les lacs et la côte est que se font les plus nombreux et les moins

bons trotteurs, et c'est dans la région du "blue grass" (Kentucky et Tennessee) que se rencontrent les meilleurs de l'Amérique du Nord.

DU CHEVAL DE PUR SANG.

Le cheval de pur sang anglais existe en grand nombre aux Etats-Unis et au Canada. On évalue à 1500 environ le chiffre des naissances annuelles pour le premier de ces deux pays. Cette race a sur la production locale une influence d'autant plus heureuse et d'autant plus effective qu'elle est, à peu près partout, remarquablement représentée. C'est en effet un point tout-à-fait digne d'observation qu'en Amérique les propriétaires des haras de pur sang possédent en général des étalons admirablement choisis et des poulinières superbes et de grande origine. Leurs reproducteurs sont presque tous construits en "pères" incomparables. *Compactes*, admirablement musclés, près de terre pour la plupart, ils ont néanmoins la régularité des lignes, et la longueur des rayons essentiels. Quelques-uns plus grands, mais bien ouverts, joignent à une élégance rare, une puissante musculature. Aussi les produits sont-ils généralement excellents, et l'action amélioratrice du pur sang s'exerce-t-elle, sur une étendue d'autant plus considérable, que ceux de ces derniers, qui ne sont pas conservés pour les courses, sont vendus dans le commerce, et deviennent, à leur tour, une précieuse cause de perfectionnement, pour les espèces locales avoisinantes.

On compte aux Etats-Unis environ 750 produits de pur sang à l'entraînement chaque année et si,—comme nous venons de le dire,—on estime à 1500 le nombre des naissances pour la race pure, il y en a annuellement de 12 à 15000 de "demi-sang". Les étalons de pur sang anglais se rencontrent un peu partout dans l'Amérique du Nord, mais principalement dans le Kentucky et le Tennessee, puis dans le Missouri, l'Illinois, l'Ohio, le Minnesota, l'Iowa, la Virginie, la Pensylvanie, le New-Yortk, et la Province d'Ontario (Canada). On en a importé aussi un assez grand nombre, dans la Californie, au Texas, dans les prairies du Nébraska, et le nord du Wyoming. Là ces chevaux vivent en liberté au milieu de véritables troupeaux de juments du pays.

DU CHEVAL PERCHERON.

Le cheval percheron est fort employé aux Etats-Unis et au Canada. S'il y rend, comme *animal de travail*, d'excellents services, il faut dire, quoique notre orgueil national doive en souffrir, que comme *étalon*, il n'est pas très apprécié au Canada, et ne donne pas non plus aux Etats-Unis de résultats bien satisfaisants. On sait qu'il n'y a pas de " race percheronne " à proprement parler et que les animaux de cette espèce ne doivent leur nom qu'au milieu dans lequel ils sont élevés, où beaucoup d'entre eux ne sont pas nés, mais seulement ont été importés d'autres régions plus ou moins voisines. Le percheron tient donc ses qualités particulières non pas de son origine, *de son sang*, mais bien du sol où il passe ses premières années, de l'herbe et du grain qu'il y mange, de l'air qu'il y respire, de l'éducation qu'il y reçoit. Aussi fait-il moins bon que lui, quand on le transforme en reproducteur dans un pays plus froid, dans desherbages moins nutritifs que ceux auxquels il doit son développement osseux et musculaire, et surtout, quand on le croise avec des animaux à " sang froid ", lymphatiques en un mot. Ses produits tiennent de lui, il est vrai, l'allure et la masse, mais ils sont moins bien trempés et leurs dos et leurs arrière-mains laissent souvent, à désirer. On se sert cependant beaucoup de l'étalon percheron en Amérique, et il y rend incontestablement des services, parce que ce qui sort de lui est essentiellement propre au trait, et qu'avec les routes simplement *tracées* qu'on y rencontre,—lesquelles ne sont à certaines époques de l'année que des suites de cloaques, d'ornières et de fondrières affreuses,—il faut au paysan pour ses voitures, des chevaux d'une masse considérable, et d'une grande force musculaire.

Le percheron a paru pour la première fois en Amérique en 1839. C'est un éleveur du New-Jersey, M. Harris de Moores Town (New-Jersey) qui à cette époque en a importé un du nom de *Diligence*, en même temps que deux juments de la même famille que cet étalon. Depuis, le percheron s'emploie comme reproducteur dans la province d'Ontario, dans le nord-ouest du New-York, dans la Pennsylvanie, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa, le Missouri et le Kansas. Mais c'est dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, et le Missouri, qu'on le rencontre en plus grand nombre.

DU CLYDESDALE

Le clydesdale est également fort apprécié en Amérique à cause de sa masse qu'il ne transmet souvent que trop fidèlement à sa descendance. Mais son influence est bien plus fâcheuse, aux Etats-Unissurtout, sur la production que celle du percheron. Plus "casse" dans son dessus que ce dernier, défectueux dans sa croupe et son dessous, il fait, *avec les juments déjà chargées de lymphe* qu'on lui donne, des produits énormes,amas monstrueux de viande, sans énergie et sans résistance. Et dans les concours on vous montre des mastodontes informes, primés par le jury, uniquement parcequ'ils *pèsent* près d'une tonne (mille kilos) à l'âge de deux ans et demi!....

Il est vrai qu'à côté de ces accouplements détestables, le clydesdale est croisé quelquefois avec des juments ayant des muscles et de l'espèce, au Canada, par exemple, où *toute* la population chevaline a plus ou moins de sang-anglais. Alors les qualités de la mère corrigent en partie les défauts du père, et si les produits ainsi obtenus ne sont jamais bien satisfaisants,ils sont néanmoins bien supérieurs aux premiers.

L'étalon clydesdale est réparti dans les mêmes états, à peu près dans la même proportion que le percheron, sauf pourtant au Canada, (province d'Ontario), où il est beaucoup plus en usage que celui-ci.

DES CLEVELAND BAYS

Le cleveland bay est inbniment moins répandu, mais il existe cependant dans certains états. Ce cheval vient des environs de la ville qui porte son nom dans le Yorkshire. Mais ici quelques mots d'explication sont nécessaires.

Il y a une cinquantaine d'années, existait, dans cette partie de l'Angleterre, une race de chevaux de grande taille et de fort modèle, qui s'était formée par des croisements successifs, d'animaux de pur sang, avec les meilleurs types de l'espèce locale. Ces chevaux étaient fort appréciés pour traîner les pesants "coaches" (diligences) de l'époque. Plus tard, après l'invention des chemins de fer, on n'a plus eu besoin que de voitures publiques plus légères. On a diminué

alors la taille et la masse des " cleveland bays " et beaucoup de juments de cette race, par de nouveaux croisements avec des " pur sang ", ont fait ces magnifiques *hunters*, dont le type n'existe absolument qu'en Angleterre. Froids de tempérament montés seuls, mais suffisamment chauds à la chasse, ils ont une valeur considérable parce qu'ils peuvent porter de forts poids, parce qu'ils sont francs et sûrs aux obstacles, et parce qu'ils ont une régularité de lignes et un fond incomparables. Il reste donc aujourd'hui peu de *vrais* cleveland bays en Angleterre, et cette circonstance, jointe à ce qu'ils sont à présent différents comme taille et comme volume de ce qu'ils étaient il y a un demi-siècle, a fait dire à beaucoup de monde *qu'il n'en existait plus*. C'est une erreur, et l'Amérique en possède aussi un certain nombre. Ces chevaux mesurent de 1m. 60, à 1m. 65. Ils ont les lignes et l'élégant modèle du cheval de sang qui a de la chair et un certain développement osseux. Ils ont de plus une jolie action, une vitesse suffisante au trot, et une bonne robe, puisqu'ils sont généralement bais, d'où leur nom : " cleveland bays."

Mais ils sont *froids*, et cette particularité qui est une qualité chez leurs demi-frères destinés à la chasse, devient un défaut sérieux pour eux-mêmes et pour leurs produits, employés uniquement au harnais. Aussi ne les aime-t-on pas beaucoup aux Etats-Unis ; mais au Canada on les apprécie et l'on semble assez disposé à s'en servir pour obtenir le " park horse, " le cheval de harnais de luxe.

C'est M. George E. Brown, de Aurora (Illinois) qui a importé d'Angleterre ces cleveland bays. Il en élève des produits et ses étalons font la saillie dans cet état. Il a existé aussi des cleveland en Kentucky où nous avons pu voir des chevaux de cette famille, mais on paraît y avoir renoncé parce qu'on les trouve de " sang froid " (cold blood.)

DU DEMI-SANG ANGLO-NORMAND.

Le demi-sang anglo-normand est encore peu répandu en Amérique. Il serait à souhaiter qu'il en fût importé de nombreux spécimens aux Etats-Unis, car, bien choisis, ces repro-

ducteurs peuvent y faire un bien considérable aux espèces locales. Tous les bons chevaux de Normandie ont maintenant dans les veines une très-forte dose de sang anglais, grâce aux croisements intelligents qui, depuis trente ans, ont transformé, en l'améliorant, l'ancienne race de cette fertile province. Le normand a donc aujourd'hui assez de " hot blood", (sang chaud) pour réchauffer les vieilles espèces à " sang froid " de l'Amérique du Nord. De plus, il brille généralement par la régularité et la puissance de son arrière-main. Et c'est précisément *par le rein trop long, grêle et mal attaché, par la croupe un peu courte,étroite et avalée*, que pèche le plus souvent la production chevaline des Etats-Unis. On voit donc combien y serait utile l'intervention, sur une grande échelle. de nos beaux étalons anglo-normands de demi-sang. L'Amérique nous en achète déjà, du reste, un certain nombre chaque année.

POPULATION CHEVALINE DES ÉTATS-UNIS ET DU CANADA.

La population chevaline était au 1er janvier 1880, d'après des chiffres *officiels*, de 11,201,800 têtes pour les Etats-Unis. Celle de tout le Canada était au recensement de 1871, de 836,743 animaux. Mais en 1878, les statistiques municipales ont donné, pour la *seule* province d'Ontario, 413,586, chevaux en *service* (non compris par conséquent les poulains et les pouliches) ce qui porte à près de 550, 000, le total actuel.

Et ces chiffres ne sont que des minimâ. Car l'impôt étant dû en Amérique pour tout ce qu'on possède, on admet généralement que les déclarations des propriétaires sont inférieures à la réalité. On voit dès lors à quels nombres énormes en arriverait si l'on voulait par un calcul de probabilité se rapprocher encore davantage de la vérité.

Cette population chevaline est loin d'être également répartie. Elle est loin surtout d'avoir partout la même qualité.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES CHEVALINES ET DE LEUR GROUPEMENT AUX ETATS-UNIS ET AU CANADA.

Si l'on fait passer une ligne imaginaire entre le milieu du lac Erie, et un point situé entre New-York et Washington,

à peu près à égale distance de ces deux villes, on peut dire qu'au nord de cette ligne on emploie généralement, dans les campagnes des Etats-Unis, le cheval *attelé*, et qu'on ne le monte qu'exceptionnellement ; tandis qu'au sud au contraire on s'en sert *pour la selle*, d'autant plus exclusivement qu'on s'éloigne davantage des grands lacs et des côtes, ou qu'on est dans un pays moins acquis à la civilisation.

Cette remarque s'applique en même temps au Canada. Le cultivateur y attèle ses chevaux plutôt qu'il ne leur fait porter de selle. Mais dans la province d'Ontario il s'en sert cependant aussi montés ; et, plus on s'éloigne de la rive gauche du Saint Laurent pour gagner l'ouest, en remontant vers le nord, plus cette dernière habitude se généralise et s'impose par la force des choses.

CHEVAUX DU CANADA PROVINCE-D'ONTARIO.

Les chevaux du Canada se distinguent avant tout par cette particularité, qu'ils ont tous aujourd'hui beaucoup de sang anglais, et qu'on ne trouve guère parmi eux de ces êtres sans valeur aucune et d'une conformation indéfinissable, comme cela arrive si souvent en Europe. Les Anglais, dès le principe de leur occupation, ont introduit sans cesse au Canada des animaux venus de la mère-patrie. C'étaient tantôt des étalons, tantôt des juments de pur sang ou près du sang, amenés, soit par des officiers, soit par des colons : et si les reproducteurs importés n'ont pas toujours été aussi remarquables que quelques-uns du Kentucky, par exemple, les espèces locales en ont cependant éprouvé une amélioration considérable, dans l'ouest surtout. Par la richesse des pâturages, par le développement osseux et musculaire qu'elle donne au poulain, la province d'Ontario est une véritable Normandie. On y rencontre une quantité de produits du pays qui rappellent avec une plus grande régularité de lignes les chevaux de cette contrée française. Les types varient comme taille et comme volume et la vue en fait aussi songer à l'ensemble de ceux qu'on voit en Angleterre. La tête n'est pas toujours aussi légère, aussi distinguée qu'on le voudrait mais l'encolure, quelquefois un peu courte, est droite et assez soutenue. La poitrine est profonde, bien descendue, le passage des sangles bien indiqué. Le dos est plutôt court,

le rein droit, la croupe suffisamment longue, les hanches saillantes et les aplombs réguliers. En somme, grand ou petit, l'animal " accuse du sang. " Il est construit pour la selle ; il est fait *en coin*, plus large derrière que dans son avant-main, qui rachète son étroitesse relative par son développement dans le sens de la hauteur.

Dans ce même Canada-Ouest, existe également toute la catégorie des chevaux issus ou dérivant des trotteurs. Ceux-là en prennent naturellement les qualités et les défauts : c'est-à-dire qu'ils sont très bons, quand ils viennent de trotteurs bien trempés, bien roulés, régulièrement construits, et qu'ils sont médiocres quand ils sortent des annimaux plats, trop longs, efflanqués, enlevés, et généralement tarés, en honneur dans le nord-est des Etats-Unis. Mais, quoique ces derniers aient aussi au Canada une influence fâcheuse sur la production, elle l'est bien moins que dans cette dernière région parceque les espèces " à sang froid " y ont à peu près disparu depuis la domination anglaise.

On trouve aussi dans l'Ontario une catégorie de chevaux de *trait léger* de 1m. 52 à 1m. 56, d'un modèle spécial, moins anguleux, moins droits de lignes que ceux qui se rapprochent du pur sang par leur conformation, mais admirablement trempés, sveltes, avec des muscles énormes aux avant-bras et aux fesses ; un peu ronds de formes, un peu plongés dans leurs dessus, mais forts, fins de tissus, énergiques, résistants, vites et très " actifs " dans leurs mouvements. D'autres, plus grands, (1m. 58 à 1m. 65), plus droits d'encolure, de dos et de croupe, ont une charpente plus puissante et plus de masse. Ils accusent cependant " du sang " et on les dit pleins d'ardeur et légers dans leurs allures. C'est avec eux que les anglais attèlent leur artillerie.

Dans le Canada-Ouest on emploie un certain nombre d'étalons percherons et l'on croise beaucoup les clydesdales avec des animaux de pur sang ou très près du sang. Les produits de ces derniers accouplements sont grands et *lourds*, mais beaucoup ont de la charpente et des lignes. Ceux qui proviennent de ces mêmes étalons " clyde " et de juments chargées de graisse sont, au contraire, pour la plupart, d'énormes et informes amas de viande, n'ayant pour eux que la masse et la force qu'elle donne pour déplacer un pesant fardeau.

Enfin, on voit dans l'Ontario des *poneys* très-résistants, trapus, près de terre, et qui se rapprochent de ceux des environs de Montréal.

Quant aux chevaux de *selle* dont nous avons parlé plus haut, les meilleurs et les plus nombreux sont ceux de taille moyenne, (de 1m. 52 à 1m. 58).

Dans cette province, de beaucoup la plus riche comme nombre et qualité de la population chevaline, on fait peu le " park horse, " le cheval de luxe, en un mot, avec un modèle remarquable, de la substance, des longueurs et de hautes actions. Cela tient à une double tendance du public qui cherche trop à obtenir pour la voiture légère le trotteur le *plus vite* possible et pour le trait l'animal le *plus énorme*. La production locale obéit donc à deux innuences diamétralement opposées : d'un côté, la recherche de la vitesse qui pousse à *amincir*, à allonger en hauteur et en longueur, au détriment de la résistance et des membres ; et de l'autre, la recherche de la masse, qui tend à *grossir*, à épaissir outre mesure, aux dépens de la trempe, de la vigueur, du sang et de l'allure.

Dans les deux voies on s'éloigne *du cheval de luxe* ; et les croisemeuts inévitables des dérivés de ces deux types si dissemblables ne peuvent donner que des produits en dehors des lois de la nature, des " monstres " en un mot.

C'est en attachant plus d'importance au modèle, au coffre et aux lignes du trotteur, et en demandant moins de poids mais plus de régularité, plus d'énergie et plus d'allure au cheval de trait, qu'on arrivera progressivement à diminuer la dissemblance qui sépare ces deux extrêmes ; de manière que des deux côtés puisse, à la volonté du propriétaire, sortir un cheval de luxe, un " park horse. " par un simple croisement avec un étalon d'une race distinguée, un norfolk ou un demi-sang anglo-normand, par exemple.

La " commission agricole de l'Ontario " composée d'hommes très-experts et très instruits pour la question chevaline, semble du reste comprendre l'importance qu'il y a pour le Canada à faire le " park horse " qui est encore plus rare aux Etats-Unis. En effet l'Angleterre et la France qui en

sont les principaux pays de production et de vente, s'épuisent en ressources chevalines et le moment n'est peut-être pas éloigné où ce serait pour l'Europe une bonne fortune de trouver au Canada un "grenier d'abondance" en fait de chevaux de luxe.

Déjà des éleveurs intelligents en ont obtenu dans le "Canada-West." Près de London (Ontario), M. John Coote a pu nous montrer un superbe attelage alezan de 1m. 63 ou 64, parfaitement appareillé comme robe, modèle, longueurs et actions. La jument surtout est une perfection. Il est impossible de voir un type plus réussi comme élégance, proportions, port de tête et de queue; et pour l'aisance, la hauteur et la légèreté des mouvements.

Enfin la "commission agricole" de la province, paraît disposée à en arriver au système des étalons *approuvés*. Elle délivrerait des brevets à ceux qu'elle jugerait utiles à la reproduction, et des primes aux meilleurs d'entre eux. Cette mesure excellente produirait des résultats d'autant plus appréciables, que le paysan dans l'Ontario suit volontiers les conseils des gens qu'il sait être plus éclairés que lui.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Dans la *Province de Québec* on trouve aux environs de Montréal une espèce de chevaux de trait, d'un modèle et d'un type particuliers. Ce sont les descendants des anciens *bretons* importés par nos pères. Ils ont conservé une certaine ressemblance avec les chevaux actuels de la Bretagne française. C'est surtout dans la tête, l'encolure un peu courte et la crinière, qu'on retrouve chez eux, comme un cachet de parenté avec ces derniers. De plus ils sont un peu communs d'aspect, surtout au repos, mais très forts, courts de partout, très solidement charpentés et membrés, et un peu "cassés en deux" dans leurs dos : Mais ils ont de la prestesse dans leurs mouvements, sont vites au trot et infatigables, paraît-il. On assure qu'attelés ils peuvent faire aisément 50, 60 et jusqu'à 80 milles (128 kilomètres) dans les 24 heures, et continuer ce service pendant longtemps sans interruption.

Ils sont généralement de robes sombres. S'il manquent quelquefois de taille, un assez grand nombre d'entre eux arrivent cependant à 1m. 54 ou même 1m. 56.

Sur la rive droite du Saint-Laurent, vers Richmond et surtout vers Sherbrooke, dans la partie de la province de Québec qui se rapproche des Etats-Unis, il se fait d'excellents produits, forts, trapus, remplis de sang. Ce sont des descendants des premiers chevaux amenés par les Français dans cette région fertile, accidentée, couverte de superbes prairies, et qui ont été croisés plus tard avec des étalons de pur sang ou des trotteurs célèbres, tels que *Morgan* et *Black Hawk*. Ils ont beaucoup de rapport comme types et comme qualités avec leurs voisins les chevaux du Vermont et leur écoulement se fait plutôt par cet état que par le Canada.

En se rapprochant de Québec, la production chevaline diminue rapidement, comme taille et comme valeur et, au-delà, on ne rencontre plus guère, jusqu'à la mer, que les *poneys* du Bas-Canada, très-petits mais résistants, qui ont beaucoup perdu de leur bonté primitive par suite du peu de soin apporté aux accouplements et des mauvais croisements auxquels on les a soumis.

CHEVAUX DES ETATS-UNIS

Etats du nord-est.

Dans le nord-est des Etats-Unis, on ne fait guère que le cheval " de harnais, " c'est-à-dire que si tous les produits sont dès leur jeune âge dressés à tirer, ils ne sont montés que pour aller à l'abreuvoir, ou à la promenade. Mais ils ont cependant l'habitude de porter l'homme, et comme ils sont doux, faciles, et d'un bon caractère, leur éducation à la selle se fait d'autant plus vite, si besoin est, que beaucoup d'entre eux y sont propres par leur conformation.

Le voisinage du Canada, et le séjour prolongé des anglais dans la Nouvelle-Angleterre, ont infusé dans les espèces locales des trois états du nord-est, (Maine, New-Hampshire et Vermont,) une proportion considérable de sang anglais. De plus, les excellents étalons qui y ont fait la monte à diverses époques, depuis un siècle environ, y ont créé des *familles* dirigées par le nom du reproducteur célèbre dont elles possèdent et perpétuent certaines qualités distinctives.

C'est ainsi que dans le Maine, les fils ou descendants de *Knox* sont cités comme les meilleurs chevaux du pays : dans le New-Hampshire, ce sont ceux de *Taggart* (nom du propriétaire), et *Abdallah ;* dans le Vermont les *Morgan* sont les plus estimés avec les *Black Hawk* et les *Lambert.* Black Hawk était un descendant de Morgan et vient de mourir à Montréal à l'âge de 38 ans.

MAINE (81.700 CHEVAUX)

Les chevaux du Maine n'ont pas de type unique. Les uns sont très grands et lourds, ont un devant généralement satisfaisant, de la branche, de la profondeur de poitrine les coudes bien ouverts et d'assez bons membres antérieurs, avec un rein peu musclé et mal attaché, une croupe courte et avalée, et une arrière-main commune manquant de puissance. Mais c'est le petit nombre.

Les autres—en majorité—sont plutôt petits ; (1m. 50 à 55), forts, résistants, et sont tous faits au harnais dès leur plus jeune âge. Ils sont bien roulés ont un bon devant, de belles épaules, l'encolure bien greffée ; mais ils péchent aussi par la croupe et par le rein, quoique ces défectuosités y soient moins sensibles que chez les grands.

Il y a dans le Maine un nombre assez considérable de chevaux noirs ou bai-bruns et aussi beaucoup de rouans ou de gris ; mais ces deux dernières robes sont souvent foncées.

NEW-HAMPSHIRE (97.100 CHEVAUX.)

Le New Hampshire produit peu et les chevaux qui y naissent tiennent comme conformation de leurs voisins du Maine et de ceux du Vermont. Il n'y a donc pas lieu d'en donner une description particulière.

VERMONT (137.400 CHEVAUX.)

Dans le Vermont, il se fait beaucoup *d'excellents* chevaux, rustiques, infatigables, et c'est, paraît-il, vers le nord de cet

état que sont les meilleurs. Il s'y rencontre plusieurs types différents. Un certain nombre d'entre eux se *rapprochent* comme conformation des mauvais trotteurs à " sang froid." Ils sont assez grands, enlevés, un peu étroits de partout, plongés, avec un rein trop long et mal attaché et des jarrets clos, mais il n'en ont pas moins de l'énergie et des allures. La plupart sont au contraire assez petits (1m. 50 à 55), près de terre, un peu courts d'encolure, mais bien ouverts, puissants dans leur croupe ; ils ont de bonnes épaules, des membres et des allures. La ligne de dessus est assez pure quoique un peu plongée, mais il y a du muscle partout. Les *Morgan* se rapprochent de ce type. Quant aux *Lambert*, ils ont des lignes plus longues, et accusent plus de sang, tout en ayant de bons membres et de la résistance. Ils sont plus faits en chevaux de selle que les autres. Mais on dit que les *Morgan* croisés avec les *Black Hawk* font les meilleurs produits de cette région.

ETAT DE NEW-YORK (898.900 CHEVAUX.)

Dans l'état de New-York on rencontre aussi beaucoup de bons chevaux, mais c'est plutôt vers le nord-ouest et l'ouest. Parmi les meilleurs on distingue les *Champion*, dont les croisements avec les *Morgan*, forment d'excellents produits. Tout en étant fort rustiques et fort résistants, les chevaux de cette dernière région sont quelquefois plus près du sang que ceux des trois états du nord. Ils ont alors plus de longueurs que dans le Vermont et plus de taille.

PENNSYLVANIE (604.400 CHEVAUX.)

La Pennsylvanie est très-riche en chevaux, et c'est dans la vallée et le voisinage de la rivière Alléghany que se trouvent les mieux appropriés au service de la selle. Ils ont du gros et sont très-résistants. Mais ils sont en général communs et manquent d'espèce. Ils ont de bons pieds parceque, n'étant presque jamais ferrés chez les fermiers, leur corne acquiert ainsi une grande dureté.

OHIO (811,300 CHEVAUX.) MICHIGAN (390,900 CHEVAUX.) INDIANA (688,800 CHEVAUX.)

Dans l'Ohio, le Michigan et l'Indiana, la production se ressemble beaucoup, quoique dans l'Indiana elle soit plutôt inférieure comme qualité à ce qu'elle est dans les deux autres états. Il s'y trouve cependant une famille estimée, celle des *Bluebull* (près de Rushville).

Ce qui domine dans toute cette région, comme, du reste, dans la Pennsylvanie et le New-York, c'est le cheval de trait, lourd ou léger. En général, plus l'animal est massif, plus il a de " cold blood " (sang froid) dans les veines, et, disons le mot, plus il est mauvais. Si l'avant-main est souvent bonne, l'encolure bien faite, l'épaule assez bien dirigée, les coudes bien détachés, le dos est alors presque toujours trop bas, le rein long, grêle et mal soudé, la croupe courte, avalée, commune, les pieds larges et plats, et les muscles semblent noyés dans la graisse.

Mais on en rencontre un grand nombre de plus petits qui, tout en ayant toujours dans leur conformation comme une *trace* de ces défectuosités, sont compactes, forts résistants, rustiques. S'ils manquent d'espèce, de lame et de train, ils ont cependant des qualités réelles et font des chevaux durs à la fatigue mais communs.

D'autres, tout en se " rapprochant " de la conformation des mauvais trotteurs (encolure fausse, corps trop long, rein mal attaché, croupe étroite et courte, ensemble trop plat), sont susceptibles de faire des chevaux de selle avec des allures et de " l'activité. "

D'autres enfin, mais en plus petit nombre se ressentent du sang anglais qui leur vient des étalons de pur sang et du voisinage du Kentucky. Ceux-là ont des lignes, de la densité dans les muscles et dans les os, et quelquefois, avec le train, de l'ampleur et du modèle.

ILLINOIS (1,078000 CHEVAUX.) WISCONSIN (392,100 CHEVAUX.) MINNESOTA (274,800 CHEVAUX.) IOWA (778.400.) MISSOURI (639,800 CHEVAUX.) KANSAS (299,700 CHEVAUX.

Dans l'Illinois, le Wisconsin, le Minnesota, l'Iowa, le Missouri et le Kansas, la production chevaline est à peu près

semblable à celle des trois états précédents. C'est toujours le cheval de trait ; lourd ou léger, dérivant du percheron ou du clyde qui est le plus cherché par les cultivateurs dans leurs accouplements, et la grande majorité des espèces locales, grandes ou petites, s'en rapproche malheureusement par la conformation de l'arrière-main, l'aspect commun de l'ensemble, et le manque de finesse, de trempe, de *sang* en un mot. Mais les chevaux sont si abondants dans cette immense région que, dans le nombre, il s'en rencontre encore beaucoup chez lesquels les défauts que nous indiquons sont très-peu sensibles et qui sont, en somme, de fort bons et de fort beaux animaux, de toutes les tailles et de tous les volumes.

D'autres, issus de familles de trotteurs, en ont le cachet, la construction et les allures. Ils sont alors quelquefois excellents, s'ils dérivent des *bons*, et bien médiocres s'ils viennent de ces tristes animaux " à sang froid " si répandus et si nuisibles. Dans le premier cas, ils sont de taille moyenne, ont des lignes, du coffre et des membres ; s'ils ont quelquefois des vilaines têtes et des encolures renversées, ils sont bien ouverts, ont les coudes détachés et de belles saillies musculaires. Ils peuvent faire de fort bons chevaux de selle. Dans le second, ils sont enlevés, plats, comme étirés dans un laminoir, sans boyaux et sans muscles. Ils ont le chanfrein étroit, le rein grêle et trop long, la croupe courte et avalée, les jarrets " gras " ou tarés. Ceux-là n'ont de valeur réelle ni montés, ni attelés.

Dans le Missouri, où l'on faisait, il y a quelques années, beaucoup de bons trotteurs, on renonce un peu à cette industrie " qui ne rapporte pas assez " paraît-il.

Enfin, il se rencontre dans ces mêmes états un nombre assez grand de chevaux " de demi sang, " c'est-à-dire ayant dans les veines plus ou moins de sang anglais. Chaque année cette catégorie augmente, grâce aux importations d'étalons améliorés des espèces voisines, (du Kentucky, par exemple), et aux nombreuses saillies des étalons de pur sang, qui, n'ayant pas été conservés pour la reproduction dans les Haras de cette race, sont vendus à de petits propriétaires et font la monte dans les campagnes. Ces chevaux, qui se font principalement dans le sud de l'Illinois et le Missouri, sont les meilleurs pour la selle et pour tous les services légers.

Ils conservent de l'espèce locale un certain volume ; ils en ont la docilité, la douceur et les actions, et le " Hot Blood " (le sang chaud) leur donne la distiction, les lignes, l'énergie et la résistance. à condition toutefois que l'accouplement dont ils sortent ait été judicieusement fait et qu'on n'ait pas croisé " une chèvre avec un hippopotame, " comme cela se voit quelquefois.

On trouve dans le nord-ouest de l'Illinois et dans l'Iowa un excellent type de chevaux de selle. Ce sont des animaux de taille moyenne, accusant beaucoup d'espèce, avec de jolies têtes, de longues encolures, un bon garrot, un beau passage des sangles, des coudes bien détachés, de bons aplombs, suffisamment d'ampleur, les articulations près de terre, un très beau port de queue, un bon carré de derrière et des allures. Ils sont quelquefois un peu longs de corps ; le rein n'est pas toujours bien attaché et la croupe est souvent un peu courte, quoiqu'elle ait assez de largeur. Mais ce sont là des particularités de l'espèce locale. S'il ne faut certainement pas les négliger, elles sont communes à beaucoup de chevaux des Etats-Unis et souvent n'en n'empêchent pas la bonte.

KENTUCKY. (404,400 CHEVAUX.) TENNESSEE (326,999 CHEV.)

Le Kentucky et le Tennessee sont, par excellence, les deux états où se font les chevaux de *sang*, essentiellement propres à la selle, ou à l'attelage léger.

C'est le pays du *blue grass*.

LE BLUE GRASS.

Le *blue grass* (gazon bleu) est une herbe très-épaisse et très-nutritive, qui vient naturellement dans certains terrains, riches en principes *calcaires*. Elle est plus fine que le *orchard grass*, par exemple, dont les brins sont plus larges, plus communs, et elle se couche sur le sol, quand elle est haute. On laisse intacte, pour la nourriture des chevaux, pendant la mauvaise saison, une partie des prairies de blue grass. Sous l'herbe couchée en pousse une autre, qui grandit tout l'hiver, malgré la neige et les intempéries, et se montre au printemps.

On a essayé de semer du blue grass, dans d'autres contrées,dont le sol a une composition chimique différente. Mais cet essai n'y a produit qu'une herbe maigre et dépourvue des propriétés remarquables qu'elle possède, en Kentucky et en Tennessee, relativement au développement osseux et musculaire des animaux qui la mangent. M. Veech, éleveur distiugué des environs de Louisville nous a cité ce fait, en ajoutant que le blue grass doit ses qualités à " la chaux que contient le terrain ".

Ainsi se trouve confirmée, par une lointaine expérience, la théorie si intéressante développée par M. le Colonel Basserie, dans son livre intitulé " Manuel de l'éleveur cultivateur ' (Paris, A. Goin, rue des Ecoles 62.)

On entend particulièrement par ces mots : " le blue grass", une région irrégulière de forme, et assez limitée, dont Lexington (Kentucky) est à peu près le centre, et qui peut avoir, en moyenne, une étendue de 60 à 80 kilomètres de diamètre. Mais il y a d'autres parties du Kentucky où l'on rencontre du blue grass, et cette herbe précieuse pousse également en Tennessee, dans certains comtés compris entre la rivière de ce nom et le *Cumberland*, et dont le sol contient, en effet, des principes calcaires provenant du séjour qu'y ont fait les eaux de la mer, à une époque préhistorique (détritus, coquillages, etc.)

C'est sur les terrains où vient le blue grass, que sont établis les plus remarquables haras, pour le pur sang ou les trotteurs.

On peut diviser les chevaux qui se font en Kentucky et en Tennesse en trois principales catégories.

CHEVAUX DE PUR SANG.

1o. Ceux de pur sang, qui y sont au nombre de mille ou quinze cents. Les haras qui *font naître* les plus beaux produits, sont ceux de MM. MacGrath et Alexander pour le Kentucky et du général Harding pour le Tennessee.

On peut estimer à 150 ou 200 le chiffre des réformes annuelles pour ces deux états. Beaucoup de poulains ne sont vendus qu'à 4 ans par leurs propriétaires qui ne se croient fixés sur la *véritable* valeur de leurs élèves qu'à cet âge. Le prix des animaux ainsi réformés varie entre cent et trois cents dollars. La vente s'en fait chaque année vers le mois de mai. Il faut ajouter que les chevaux de pur sang faits dans le Kentucky et le Tennessee sont généralement d'un très bon modèle *compactes*, bien musclés, près de terre et très suivis.

TROTTEURS.

2o Les trotteurs, qui sont incontestablement les plus beaux les mieux trempés, les meilleurs des Etats-Unis. Là, si l'on trouve encore, dans certains d'entre eux, quelques signes de parenté avec les mauvais trotteurs du nord-est, on doit dire que c'est *l'exception*, et que chez la plupart on rencontre, au contraire, avec la vitesse, toutes les qualités de conformation et de fond du bon et beau cheval. Les étalons et les produits du docteur L. Kerr, de M. A. J. Alexander, du major H. C. Macdonald, de MM. Greacy et Wilson, de M. Veech, etc., etc., sont remarquables sous tous les rapports.

On peut évaluer à 2 ou 3000 le nombre des sujets de cette catégorie existant en Kentucky et en Tennessee.

AUTRES CHEVAUX DE CES DEUX ETATS.

3o Enfin les autres chevaux du pays qui ont tous du sang anglais à plus ou moins haute dose, grâce à la présence, déjà fort ancienne, d'un grand nombre de sujets de pur sang en Kentucky et en Tennessee et au " Hot blood " (sang chaud) de la plupart des trotteurs de ces deux états. C'est ce qui faisait dire, pendant la gurree de sécession, que toute monture de Kentucky pouvait faire journellement dix milles (16 kilomètres) de plus qu'une autre.

Il ne faut pas croire cependant qu'il y ait un modèle unique dans la production de cette région. Si les chevaux qu'on y voit " accusent " généralement du sang, il y en a qui sont

minces, pauvres d'aspects, qui manquent d'ampleur,qui sont plus ou moins des " ficelles." Bien des reins sont longs et grêles, bien des croupes sont peu puissantes, bien des jarrets sont clos et fermes, bien des sujets sont décousus ; mais, si ces défauts ne sont pas trop apparents, l'animal les rachète par son énergie, par sa trempe. Voilà pour les chevaux plus ou moins *manqués* qui dérivent du pur sang ou des trotteurs Ceux qui sont *réussis* ont généralement de la taille et de la lame. L'encolure est longue, le garrot bien placé, la poitrine très descendue, le passage des sangles bien marqué, les coudes bien ouverts, et, si le rein laisse souvent à désirer, ainsi que l'ampleur de la croupe, les muscles des cuisses et la force des jarrets, ils n'en font pas moins des chevaux de premier ordre.

En résumé, c'est des étalons de pur sang, (préférés par les cultivateurs quand la saillie ne vaut pas plus de dix dollars) et des bons étalons trotteurs, que sortent les meilleurs chevaux, propres au service de la selle ou de l'attelage léger.

Les percherons ne réussissent pas très bien comme "pères" dans le Kentucky et le Tennessee. On semble y renoncer comme on y a à peu près abandonné les cleveland bays qui donnaient des produits trop lents et trop mous ; quand aux clydesdales ils ne font pas la monte dans ces états.

LES " PLUGS "

Ce qui s'y rencontre beaucoup c'est le " plug." On désigne ainsi un cheval de petite taille, compacte, pas très distingué, mais près de terre, sans grande vitesse il est vrai, mais plein de résistance parcequ'il a toujours comme tous les animaux du Kentucky ou du Tennessee, beaucoup de sang. Ces chevaux sont les meilleurs pour la troupe parce qu'ils ont les qualités principales du pur sang, tout en ayant de la rusticité et une assez forte charpente. Ce sont ceux qui sont dans les fermes : c'est le " common horse " employé journellement à la selle ou à trainer une petite voiture. Manquant de vitesse au trot, de taille ou d'élégance, il n'est pas acheté par les marchands. Et n'étant pas demandé, il n'a pas augmenté de valeur. Au lieu que, le Kentucky étant sans cesse visité par des courtiers de New-York, de Boston, de la Nouvelle-Or-

léans, de San-Francisco, enfin de tous les Etats-Unis, pour y acheter la crême de la production, les chevaux de luxe y sont devenus relativement chers. Le Tennessee a été moins fouillé jusqu'ici. Aussi les animaux de tête y sont-ils restés à un prix moins élevé de 20 à 30 dollars. Mais les *plugs* y sont peut-être moins nombreux qu'on ne le pourrait le supposer, parce que le paysan leur préfère les mulets ou les mules pour les travaux des champs et son usage personnel. Il n'est pas rare de voir présenter aux baudets des juments de pur sang, ce qui donne aux produits ainsi obtenus une vitesse et un fond que n'ont pas les autres.

DU POIDS DES CHEVAUX.

Le poids d'un cheval est fort important à considérer, en Kentucky surtout. Comme on a mis énormément de pur sang dans l'espèce locale, le défaut qui domine souvent à la suite de croisements peu judicieux et d'un élevage fait dans des contrées moins nutritives que le blue grass, c'est le manque de charpente et de muscles.

Aussi a-t-on, dans cet état, comme du reste presque partout dans l'Amérique du Nord, l'habitude de *peser* les chevaux pour les appréciers plus sûrement.

ETATS DU LITTORAL DU MAINE A LA VIRGINIE.

Sur le littoral de l'Atlantique, à partir de l'extrémité sud du Maine jusqu'à la Virginie, la production locale est relativement peu considérable, et c'est principalement " le trotteur " que l'on cherche à obtenir quand on ne l'achète pas. Mais il s'y rencontre des haras très importants de chevaux de pur sang.

Celui de Chesnut Hill, à M. Lorillard, est peut-être le plus remarquable. On y élève plutôt qu'on n'y fait naître. Celui de M. Belmont renferme aussi des animaux d'un grand prix, mais il est situé dans un terrain où l'herbe est rare et maigre. Il y a également à peu de distance de New-York plusieurs établissements pour les trotteurs. Celui de M. Backman, près de Goshen, est un des plus beaux comme aména-

gements, et des plus riches en étalons,en juments et en bons élèves. Ce propriétaire est un grand connaisseur qui obtient dans ses produits la vitesse avec un modèle compacte, et de forts membres. Il est donc dans une voie digne d'encouragement ; mais peut être ne cherche-t-il pas assez l'élégance et la distinction et ne se préoccupe-t-il pas suffisamment de "réchauffer" de temps à autre ses trotteurs par une infusion de pur sang anglais.

VIRGINIE, (212,900 CHEVAUX) ET AUTRES ETATS DU SUD EST.

Dans la Virginie on se sert beaucoup du cheval monté. Autrefois cet état produisait beaucoup et les animaux qui en sortaient étaient excellents : mais il a été épuisé pendant la guerre et la production locale a beaucoup baissé comme nombre et comme qualité. Il s'y fait cependant encore de bons chevaux assez compactes, bien trempés, de taille moyenne, avec un rein court et musclé. On y compte deux ou trois haras de pur sang.

Dans les Carolines et les autres états du littoral jusqu'à la Louisiane, la production locale est d'autant moins importante qu'on descend plus vers le sud, et que l'on se sert davantage de mules dans les campagnes. Mais on y rencontre beaucoup d'animaux importés des contrées voisines, et qui sont quelquefois fort beaux.

De plus, il ne faut pas oublier que ces états ont compté pendant bien longtemps de très-riches et nombreux colons venus d'Angleterre ou de France (protestants chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes, etc.), et que dans la Virginie, les Carolines, la Georgie, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane, comme dans le Tennessee et le Kentucky, on a fait venir à différentes époques de superbes étatalons de race pure qui ont mis dans *toute* la production locale beaucoup de sang anglais et du meilleur. Aussi, malgré la diminution de la richesse des propriétaire depuis la guerre, et malgré le peu de soins donnés forcément aujourd'hui à l'industrie chevaline, les animaux qui se font dans cette zône ont-ils de l'espèce et de la qualité et beaucoup font-ils d'excellents chevaux de selle.

LOUISIANE (84,900 CHEVAUX.)

Dans la Louisiane, on fait le *poney créole*, animal d'un mètre 20 à 35 ou 40, qui n'est pas d'un mauvais modèle, a de la côte, des os et des muscles, assez de finesse dans les tissus et se vend relativement cher, pour le faire monter à des entants, quand il est sage et dressé.

TEXAS (963,900 CHEVAUX.)

Le Texas produit un nombre énorme de chevaux. L'espèce en est à peu près la même que dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Californie. Ces chevaux proviennent de ceux que les espagnols y ont amenés avec eux, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup de barbes. Répandus en grand nombre dans le Mexique, la Californie et le Texas, ils ont vécu en liberté pendant trois siècles, dans les immenses prairies de ces régions, et ont produit, en se transformant, par les efforts et pour les besoins de la civilisation, l'espèce locale du Texas et celle de la Californie qui ont beaucoup de rapport avec elle et diffèrent peu du cheval Mexicain (le Mustang). Celui du Texas est plus grand et moins compacte que le poney indien. Il a généralement entre 1m 40 et 1m 52, est pauvre d'état, mal nourri, grêle, creux derrière les coudes. Il manque de rondeur de côtes et de cuisses. Les jarrets sont défectueux, en l'ensemble de l'animal est déplaisant.

De plus. ces chevaux vivant à l'état libre dans les prairies, sont farouches, inquiets, et très difficiles à dresser.

Dès qu'on les laisse au repos ils recommencent à se montrer quinteux et rétifs.

On a importé au Texas, dans ces dernières années, beaucoup de juments américaines, dont on a constitué de véritables harems pour les étalons mustangs qui vivent au milieu d'elles et les saillissent quand il leur plaît. On y a également fait venir des étalons de pur sang, de trot, ou de demi sang (ces derniers du Kentucky notamment.) Mais ces essais sont trop récents, et n'ont pas encore produit de résultats très-appréciables sur l'ensemble de l'espèce.

En 1866, on avait essayé de remonter deux régiments de cavalerie dans le Texas, mais on a dû y renoncer, les chevaux qu'on y avait achetés, étant trop faibles, ne pouvaient pas porter de poids en se défendant.

Les croisements avec des chevaux importés se font principalement dans l'ouest du Texas, vers le Rio grande ; il y aura donc là plus tard toute une pépinière d'animaux améliorés. Mais il faudra qu'on les *apprivoise*, qu'on les familiarise dès le jeune âge avec la société et les exigence de l'homme.

CALIFORNIE (273,000 CHEVAUX.)

L'espèce locale de Californie a beaucoup de rapport avec celle du Texas. Mais elle est d'un modèle plus compacte, et elle dépasse celle-ci en résistance et en rusticité. On cite des poneys californiens étonnants pour leurs fond et leur vigueur. L'un deux a, *(dit-on)* fait, monté, dans les environs de Cheyenne, 225 milles (360 kilomètres) en deux jours, il y a quelques mois de cela. Ce sont eux que montent les gardiens des troupeaux de bœufs, dans les immenses prairies que s'étendent à l'est des Montagnes Rocheuses, et là, ces hommes ont à parcourir des espaces énormes pour aller aux villages les plus proches, ou pour réunir leurs animaux à certains moments.

Ces chevaux sont très-petits, mais depuis une quinzaine d'années on importe en Californie de nombreux étalons de pur sang et beaucoup de trotteurs ; on a déjà obtenu ainsi des produits superbes.

Dans toute la région qui borde à l'est les Montages Rocheuses, l'élève du cheval ne fait que commencer, parceque ces immenses plaines viennent seulement d'être délivrées des Indiens, qui volaient aux colons tous les animaux de prix qu'ils amenaient avec eux. On y a introduit aussi en grand nombre des étalons de pur sang et des juments américaines qui y vivent à l'état libre.

COLORADO ET ETATS VOISINS.

Dans le Colorado on fait déjà des élèves remarquables, comme trotteurs et comme pur sang, dans des haras im-

portants. Enfin dans ce même état, comme dans le Nébraska et l'Arizona, on pratique de nombreux croisements entre des juments du pays, issues elles-mêmes de chevaux américains importés et d'étalons améliorés, et tous ces efforts ont déjà produit des résultats fort intéressants.

DE L'ÉLEVAGE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Au Canada et aux Etats-Unis, l'élevage se fait avec de l'intelligence et beaucoup de soin.

SEVRAGE.

Les chevaux de pur sang et les trotteurs sont généralement sevrés à six mois (en octobre ou novembre). On s'y prend pour cela de la façon suivante, dans le haras de M. A. J. Alexander (Kentucky): on sépare le poulain de sa mère par une claire-voie, et l'on met à terre sur le gazon un peu d'avoine concassée. Quand la faim se fait sentir, il ne tarde pas à essayer de manger quelques brins d'herbe et bientôt il prend goût aux deux.

Cela dure un mois, après quoi on le met pendant trois jours en box pour l'isoler complètement. Au bout de ce temps son sevrage est terminé. On affecte dès lors un pad dock spécial à *chaque poulain*. Les *pouliches* sont placée *par deux* dans chaque enclos séparé. On choisit autant que possible pour cela des terrains *accidentés* comme bien préférables aux plaines. Tous les produits y restent nuit et jour à partir de ce moment. On leur donne de l'avoine à discrétion dans une auge et on ne les rentre que si le temps devient trop mauvais.

M. Alexander, M. le général Harding et quelques autres éleveurs distingués n'entraînent pas. Ils vendent leurs poulains de pur sang quand ils ont un an, yearlings, vers le mois de mai de chaque année. Quant aux jeunes trotteurs, ils s'en défont également avant qu'ils aient subi aucune préparation pour les courses.

Le produit qui n'est pas destiné à figurer sur un hippodrome de trot ou de galop, est laissé en liberté dans de vastes

pâturages tant qu'il peut y trouver sa nourriture ; tant que la neige ne l'empêche pas d'y manger de l'herbe. Il s'y développe et y prend la rusticité de tempérament qui est un des caractères distinctifs du cheval américain.

L'hiver il vit, au Canada, de foin et d'avoine.

Dans le nord et l'est des Etats-Unis, on lui en donne dès les premiers mois, quelques grains concassés et l'on augmente progressivement cette quantité. Dans l'ouest et le sud on agit de même avec du maïs.

BONNE ÉDUCATION ET DOCILITÉ DU CHEVAL AMÉRICAIN.

Dès que son élève peut lui rendre des services, le propriétaire l'habitue progressivement à porter, ou à tirer, un poids léger, et c'est une chose digne de remarque, que les chevaux élevés en Amérique, sont très doux à l'homme, ne frappent ni ne mordent, et sont très-dociles, très-maniables, très-faciles à dresser au harnais ou à la selle. Il n'y a guère d'exception que pour ceux du Texas, ou des lointaines régions du sud-ouest, qui vivent presque à l'état sauvage.

Dans certaines zônes, où le grain coûte moins cher que le foin, le cheval américain mange à discrétion, surtout l'hiver, du maïs ou de l'avoine. Il n'est cependant fait dans toute sa force, que vers 5 ou 6 ans. Mais dans le Kentucky, en raison du degré de sang des espèces et de l'excellence des herbages, on admet généralement que les produits sont *d'une année* en avance sur ceux des autres provenances.

SA NOURRITURE.

Dans l'Amérique du Nord, *jamais un cheval ne mange de paille* ; ou du moins, au Canada et aux Etats-Unis, on ne lui en donne comme nourriture habituelle, ni dans l'armée, ni dans les grands établissements, ni chez le cultivateur, ni chez le particulier.

Dans la ration ordinaire à l'écurie, il entre du fourrage artificiel haché, et de l'avoine ou du maïs,—quelquefois en

farine, et souvent mélangés avec des pommes de terre, du son, du sel, ou d'autres accessoires.

Il nons a paru intéressant de noter certaines observatison faites à ce sujet.

RATIONS DES CHEVAUX DES TRAMWAYS DE TORONTO.

A Toronto (Canada), l'administration des " Street cars " (tramways) a totalement renoncé à l'avoine. Depuis neuf ans ses chevaux sont nourris par le mélange suivant : Douze livres de farine de maïs ; du son, du foin haché et du sel.

Les quantités de foin et de son, sont calculées de manière à faire de cette ration, trois seaux pleins qui constituent autant de repas. Quand un cheval rentre, on lui sert aussitôt un seau du mélange, qu'il mange très-vite. Pendant ce temps, il se sèche et on le panse. Dès qu'il n'est plus mouillé on le fait boire et il peut *aussitôt après*, se reposer puisqu'il a fini son repas ; on n'est pas obligé d'attendre pour lui donner son avoine, qu'il ait bu, ce qui ne peut se faire qu'une fois qu'il n'est plus en sueur.

Le directeur de cette administration dit qu'on évite ainsi les coliques, et que la mortalité de ses chevaux a *diminué*, depuis qu'il emploie ce système de nourriture. La ration lui revient à un franc dix centimes.

OPINIONS DIVERSES SUR LE MAIS.

Dans cette même ville de Toronto, un amateur de grande expérience prétend que le maïs n'est bon que pour des chevaux qui travaillent sans cesse ; qu'il échauffe beaucoup ceux qu'on ne fait pas marcher constamment et qu'il les prédispose alors à la fourbure en produisant une certaine inflammation interne du pied.

Un autre éleveur distingué du Canada pense de même et a constaté que le maïs *en grain* incommodait souvent ses chevaux.

RATION RÈGLEMENTAIRE DES CHEVAUX DE L'ARMÉE DES ÉTATS-UNIS.

Dans la cavalerie des Etats-Unis, la ration règlementaire de fourrage consiste en quatorze livres de foin, plus douze livres d'avoine ou de maïs, selon qu'il semble utile aux capitaines de donner l'un et l'autre ou l'un ou l'autre de ces grains. Ils ont à cet égard la liberté la plus complète. Mais d'après des documents officiels, pendant l'année fiscale terminée le 30 juin 1879, les chevaux ont mangé approximativement une moyenne de 2/5 de maïs contre 3/5 d'avoine.

Certains Américains pensent que le maïs est un stimulant qu'il faut faire entrer à ce titre en petite quantité dans chaque ration. Aussi, quoiqu'il soit plus cher que l'avoine à poids égal, on l'y mélange souvent dans la proportion d'un dixième et les gens qui s'en servent ainsi prétendent y trouver encore leur compte.

Dans l'armée du Nord, on avait, au commencement de la guerre de la Sécession, de grands préjugés contre le maïs. Mais la rareté de l'avoine ayant obligé plus tard à faire usage de l'un et de l'autre, on s'est très-bien trouvé de ce mélange et depuis on a continué à consommer les deux grains sans prescriptions spéciales.

RATION DES CHEVAUX DES TRAMWAYS DE CHICAGO.

Aux écuries des tramways de Chicago, les chevaux très-bien choisis et très-bien entretenus de cette compagnie, mangent un mélange de 5 livres d'avoine, 10 livres de maïs et 8 livres de foin haché, assaisonné d'un peu de sel. Ils sont très friands de cette ration, font par 24 heures, *sans aucune journée de repos*, dixhuit milles. (29 kilomètres environ), et sont dans le plus brillant état de santé. L'opinion du directeur est cependant que, pour l'armée, le maïs ne vaut pas l'avoine.

On fait, dans l'Amérique du Nord, un grand usage du maïs pour la nourriture de l'homme, et l'on cultive de nombreuses variétés de cette céréale.

DES DEUX AVOINES DE L'AMÉRIQUE, LA NOIRE ET LA BLANCHE.

Quant à l'avoine, il en existe deux sortes au Canada et aux Etats-Unis : l'une, noire, petite, légère, mais qu'on dit nutritive néanmoins, et qui rappelle un peu celle de Bretagne ; et l'autre blanche, d'un bel aspect, avec un grain gros et lisse. Dans la Province de Québec où cette dernière qualité est très-répandue, on la préfère à la noire que l'on dit trop échauffante.

Elle pèse généralement de 32 à 36 livres anglaises, les deux " doubles décalitres ", et vaut comme la première à peu près 10 francs les 100. kilos sur place (aux Etats-Unis comme au Canada). Le transport coûtant 30 francs la tonne (les 1000 kilos) de Québec au Hâvre, les deux espèces d'avoine reviendraient donc dans cette dernière ville à 13 francs les cent kilos, sans compter les droits de douane.

DE LA FERRURE EN AMÉRIQUE.

Dans l'Amérique du Nord il existe bien des modèles de fer et des systèmes de ferrure ; chaque propriétaire de trotteurs notamment a sur ce sujet ses idées arrêtées, mais fausses souvent, et adopte un mode dont il est quelquefois l'inventeur et pour lequel il prend alors un brevet.

La vérité est que les maréchaux sont peu experts aux Etats-Unis, et que les vétérinaires réellement instruits y sont fort rares. L'état n'y entretient et n'y subventionne nulle part d'institut spécial, et, pour toute cette immense République, il n'y a que trois écoles vétérinaires dont une seule est prospère et véritablement digne de ce nom.

DU MANQUE D'ÉCOLES VÉTÉRINAIRES AVX ÉTATS-UNIS.

C'est celle de M. le Docteur Liautard, à New-York. Là du moins, grâce aux efforts incessants de ce praticien distingué, on enseigne aux élèves les savantes doctrines d'Alfort et l'on peut étudier l'art vétérinaire sur les collections et les pièces d'anatomie très remarquables que notre compatriote y a réunies à grands frais de ses derniers personnels.

Au Canada il en est autrement. Là, à Montréal, M. le Docteur Mac Eachrane, chef du collége vétérinaire, reçoit du gouvernement une forte subvention, et à Toronto l'état soutient également avec libéralité l'école spéciale de M. le Docteur Smith.

DU FER GOODENOUGH.

Le fer Goodenough est assez couramment employé dans les administrations et même dans l'armée. Il est fait à la mécanique et en fer doux ; on peut donc en rapprocher ou en écarter les branches par un seul coup de marteau.

A la face qui pose sur le sol, existe une succession de petits mamelons situés entre le bord externe et les étampures, et qui empêchent l'animal de glisser. De plus, l'inventeur ayant dans le principe déclaré, qu'avec sa ferrure mince, il fallait faire appuyer le plus possible le cheval sur les fourchettes, et pour cela les laisser intactes ainsi que les *barres*, (que l'on coupait *entièrement* autrefois en parant à fond la sole,) on a accepté avec empressement tout le système, pour cette amélioration incontestable qu'il apportait ainsi aux procédés antérieurs ; et sans comprendre que cette prescription a engendré des abus nouveaux.

Sous le prétexte de faire poser encore davantage sur le sol la partie postérieure du pied, des maréchaux peu intelligents ont diminué considérablement la longueur des branches et leur épaisseur en talons, tandis qu'ils augmentaient celle de la pince. De cette façon l'appui ne se faisait plus sans effort que sur cette partie, et les tendons, le ligament suspenseur du boulet notamment, étaient sans cesse tiraillés outre mesure. On devine toutes les boîteries qui en ont été la suite.

DE LA FERRURE A GLACE.

Quant à la ferrure à glace dont on fait un usage constant en Amérique pendant l'hiver dans les régions froides, elle est assez simple. Elle consiste, au Canada, en un fer à rainure anglaise, mais dont le bord externe est plus épais que le bord interne.

Toute la surface inférieure de ce fer est donc taillée en biseau au lieu d'être plane et forme une sorte de cône très-évasé, dont le contour est seul en contact direct avec le sol. On y place de plus, trois forts crampons, très-hauts et larges (de droite a gauche), dirigés perpendiculairement à l'axe du cheval et placés aux talons et à la pince. Pendant la saison des glaces, on les taille en pointe ce qui les transforme en véritables pyramides quadrangulaires aplaties d'avant en arrrière. Aux Etats-Unis, on se borne à ajouter ces trois crampons aux fers ordinaires. Ils sont coupants, surtout celui de la pince, et on est obligé d'en faire poser de nouveaux tous les 4 ou 5 jours, par les fortes gelées.

EN AMÉRIQUE LES ÉCURIES SONT PRESQUE TOUTES PLANCHEYÉES.

On peut dire qu'en Amérique les chevaux vivent sur des planchers. Le bois y est à bon marché et partout on recouvre de planches le sol des écuries. Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ces planchers ne conservent pas trop l'odeur de l'urine. Ils sont naturellement beaucoup moins durs que de la pierre ou de la brique et fatiguent moins les pieds des chevaux. Ils durent en moyenne cinq ans dans les administrations des " horse cars " (tramways).

DANS LES GRANDS CENTRES LES CHEVAUX SONT ENTASSÉS QUELQUEFOIS A CHAQUE ÉTAGE DE CERTAINES MAISONS.

On a la singulière habitude chez les marchands des grandes villes d'Amérique, en raison du prix des terrains, d'entasser les chevaux ; de les mettre dans des stalles tellement étroites qu'il leur est impossible de s'y coucher ; et enfin de transformer en écuries *tous les étages* d'une même maison On ne renouvelle généralement pas la ferrure de ces animaux, qui y accèdent par des rampes très-inclinées, coupées de nombreuses arêtes transversales et recouvertes habituellement de litière ou de feuilles sèches.

Le défaut de personnel empêche de panser et de sortir pour les promener, les malheureux habitants de ces étranges caravansérails, et, quand on s'aperçoit qu'ils ont les jambes engor-

gées par l'inaction on les place sur des rouleaux mobiles composés de poutrelles arrondies et juxtaposées. L'ensemble de ces rouleaux tourne autour d'un axe fixe et le patient abandonné à lui-même sur cette sorte de roue qui se dérobe sous ses pieds, fait des efforts inouïs pour retrouver, en avançant, son équilibre, et met ainsi en mouvement des appareils servant à hacher du foin, ou à faire de la farine de maïs.

Il est facile de concevoir toutes les maladies que doivent engendrer chez les jeunes chevaux ces agglomérations exagérées et cette singulière hygiène. Aussi la mortalité y est-elle très-grande et une épizootie qui s'était annoncée avec des caractères bénins à son début, a-t-elle sévi récemment avec intensité sur la côte est, et a-t-elle pris sans tarder, dans les grands centres, une redoutable gravité.

DES CHEVAUX PACERS, AMBLERS, RACKERS, OU SINGLE FOOTERS.

Il y a dans l'Amérique du Nord un assez grand nombre de chevaux marchant ce que nous appelons en Europe " les allures défectueuses. "

Ces allures sont au nombre de quatre ; mais il nous a été impossible malgré, nos interrogations répétées à des spécialistes, à des marchands, à des vétérinaires,—de savoir au juste en quoi consistent les différences qui les caractérisent. Elles portent les noms de : *pace*, *rack*, *amble*, et *single foot*. Les uns appellent rack ce que les autres nomment pace, etc. Nous croyons cependant pouvoir les définir comme il suit :

DU " PACE " ET DE L' " AMBLE ".

Pour nous le *pace* et *l'amble* sont la même allure, c'est-à-dire que dans les deux, comme dans l'amble français, les membres d'un bipède latéral se lèvent ensemble et se posent ensemble sur le sol, la locomotion se continuant par le lever et le poser alternatifs des bipèdes latéraux. Seulement *l'amble est lent* ; c'est cette même allure que marchent encore certains poneys de Bretagne.

Le *pace est très-rapide.* Il atteint une vitesse qui permet de parcourir le mille en deux minutes trente ou même vingt secondes.

DU " RACK " ET DU " SINGLE FOOT ".

Quant au *rack* et au *single foot*, ils procèdent par bipèdes diagonaux, et se rapprochent, comme mécanisme, de celui du pas. Seulement dans le " single foot " la vitesse ne dépasse guère celle du petit trot et les battues sont un peu plus rapprochées diagonalement que latéralement, tandis que dans le rack, le cheval les espace toutes également, en augmentant considérablement son train ; il court alors et quelquefois extrêmement vite.

Selon nous le rack *cesse d'être régulier*, correct, lorsque les battues ne sont plus isochrones, lorsque l'animal galope du derrière et trotte du devant. Mais ce n'est pas l'opinion de tous les Américains.

Quoiqu'il en soit, ils apprécient beaucoup le pace et le rack parceque ces allures rapides ne donnent au cavalier aucune secousse désagréable.

Il y a au Canada et dans une grande partie des Etats-Unis toute une classe de chevaux pacers et de rackers.

DES PACERS.

Les pacers sont les plus nombreux. On dit que ce serait du croisement des célèbres étalons Messenger et autres, de pur sang anglais avec des juments du pays, marchant le pace, que seraient sortis les premiers trotteurs. Ils existaient en Europe longtemps avant d'être devenus, par suite de leur importation d'Angleterre, les *Narragansett Pacers* de la côte de l'Atlantique. Dans un ouvrage écrit sur les Iles Britanniques vers 1509, Polydore Virgil en donne une description détaillée.

L'histoire de ces chevaux dans la Virginie et le Rhode Island, prouve qu'ils ont fait le mille en moins de deux minutes 30secondes. C'est presque la vitesse des plus rapi-

des trotteurs. La combinaison des Narragansett Pacers avec les chevaux importés de France à Québec a fait les Pacers canadiens.

Aujourd'hui cette catégorie d'animaux n'existe plus que dans un segment de cercle, commençant au Maine et se continuant par le Canada, l'Ohio, l'Indiana et le Kentucky, pour finir en Tennessee. Mais ils y sont très nombreux et le Kentucky en compte à lui seul dix ou quinze mille. Cette faculté de marcher le pace est pour ainsi dire héréditaire, c'est-à-dire que les poulains des familles de pacers se dressent avec la plus grande facilité à cette allure. On accoutume en même temps certains de ces produits à trotter ; d'autres à prendre le rack à volonté ; d'autres enfin peuvent être mis à certaines indications soit au trot, soit au rack, soit au pace, soit à l'amble, soit au single foot. Mais le résultat le plus certain qu'on obtienne par ce dressage, spécial est de détraquer le cheval sur lequel il s'exerce et de lui ruiner l'arrière main.

CONCLUSIONS.

Cette étude était écrite, lorsque le triomphe d'*Iroquois* au Derby Anglais et au Grand St Léger de Doncaster et celui de *Foxall*, au grand prix de Paris, sont venus donner une double et éclatante consécration, à la haute qualité du cheval de pur sang fait en Amérique. Nos souvenirs se sont alors reportés vers les magnifiques étalons du Kentucky, parmi lesquels nous avions admiré King Alfonso. (le père de Foxhall), au haras de M. A. J. Alexander.

(1) Nous visitions quelque temps après l'établissement du général Harding près de Nashville (Tennessee), et nous déclarions plus tard à un des rédacteurs du plus grand journal de sport des Etats-Unis, *(le Spirit of the Times)* qu'on nous avait montré là le plus beau lot de poulains de pur sang qu'il nous eût jamais été donné de voir en France ou même en Angleterre....Cette appréciation, reproduite dans des publi-

(1) Le jour même ou nous avons visité cet établissement nous avons note de la façon suivante *King Alfonso* dans notre carnet de voyage : " *Compacte*, court, musclé en Hercule, *père* de premier ordre.....etc." Nous ne pensions pas être si bon prophète.....

cations périodiques, fit sourire quelques-uns de nos amis, si elle fut agréable à l'hospitalier propriétaire du haras de Belle-Meade. (*)

L'évènement a prouvé que notre enthousiasme était légitime.

Aux personnes qui s'étonneraient des trois victoires écrasantes de cette année, nous dirons, que, dans les veines des "Racers" de l'Amérique, coule le sang de : *Diomed*, le premier gagnant du Derby ; de *Saltram*, fils d'Eclipse, de *John Bull*, de *Spread Eagle*, de *Sir Harry*, d'*Archiduke*, de *Lapdog*, de *Priam* et de *St. Giles*, qui tous ont triomphé plus tard, dans cette même course ; de *P'henomenon*, de *Barefoot*, de *Rowton*, de *Margrave*, de *Mango*, et de *Knight of St George*, vainqueurs du *St Léger de Duncaster*, de *Riddlesworth* et de *Glencoe*, qui ont gagné les 2000 guinées ; enfin de cent autres étalons justement célèbres !

Ce n'est pas seulement en chevaux de pur sang, que l'Amérique possède des sujets de premiere ordre. Si dans l'est et le nord, ses trotteurs sont souvent médiocres, ceux du Kentucky sont superbes, et, comme beauté de formes et de mouvements, comme degré de trempe et de fond, ils ne le cèdent à aucun demi-sang de l'univers.

Eh bien, ! malgré toutes ces richesses chevalines, nous croyons juste cette réflexion que nous fit l'un des sportsmen les plus connus du Nouveau-Monde, en terminant un entretien : "En un seul jour de grand-prix à Paris, s'écria-t-il, j'ai vu passer, aux Champs-Elysées, plus de *vrais* chevaux, qu'en une année à New-York !"

C'est qu'en effet, le cheval de luxe, le cheval de harnais, avec des longueurs, du modèle, de l'ampleur et des actions, est rare encore aux Etats-Unis et au Canada, parce qu'il n'est pas "demandé" par le consommateur indigène.

L'éleveur ne cherche en général que deux choses : la vitesse au trot, ou le gros galop. De plus, en raison de l'extrême

---

(*) En souvenir de notre visite à Belle-Meade, le Général Harding a donné notre nom à l'un de ses plus beaux "yearlings."

décentralisation qui existe en Amérique, aucune direction n'est donnée par le gouvernement aux efforts de chacun ; aucun guide officiel, éclairé et désintéressé, ne dit au paysan de choisir plutôt un étalon qu'un autre. Aussi donne-t-il souvent sa jument à l'animal qui a le plus de masse et le moins d'énergie, ou à un trotteur taré, sans puissance et sans fond.

Mais, quoiqu'il en soit, il faut reconnaître que presque tous les chevaux américains " marchent ", ont des mouvements ; il faut se rappeler qu'ils existe au-delà de l'Atlantique, d'immenses pays d'élevage, admirablement doués par la nature sous le rapport des herbages, de l'eau et du climat, et nous pensons qu'un jour viendra où le Nouveau-Monde sera par sa production chevaline, comme pour tant d'autres industries, le " grenier d'abondance " de l'Europe.